

elle développait son intelligence, elle cultivait doucement ses facultés naissantes, elle le familiarisait avec les choses grandes et généreuses. C'est ainsi qu'elle lui apprit à lire dans le livre écrit par le marquis de Pompignan sur la vie du grand dauphin de France, du dernier duc de Bourgogne, cet enfant dont on disait qu'à "neuf ans il était mort en héros." Il semblait que Dieu eût voulu, par là, donner un présage de ce que lui-même serait plus tard, en permettant que l'histoire d'un prince dont la carrière avait été marquée par tant de souffrances, fût, pour ainsi dire, la première éducation d'un enfant destiné à mourir lui-même dans les souffrances. On dit qu'un jour l'enfant s'avisa de demander s'il ressemblait à son oncle et voulut voir son portrait. Après l'avoir considéré attentivement, il le baisa d'un air sérieux en disant : "comment faisait-il donc mon petit oncle pour avoir déjà tant de science et de sagesse?"

Pour faire mieux connaître encore l'enfance du jeune dauphin, citons ici quelques traits de son esprit : "Un jour, dit M. Hue, tout en étudiant sa leçon, il s'était mis à siffler; on l'en reprimandait, la reine survint, et lui en fit quelques reproches. Maman, reprit-il, je répétais ma leçon si mal que je me sifflais moi-même. Un autre jour dans le jardin de *Bagatelle*, emporté par la vivacité, il allait se jeter à travers un buisson de rosiers, je courus à lui; Monseigneur, lui dis-je, en le retenant, un seul de ses épines peut vous crever les yeux, ou vous déchirer le visage. Il se retourna et me regardant d'un air aussi noble que décidé; ce sont les chemins épineux, me dit-il, qui mènent à la gloire." Cet enfant rendait à sa mère amour pour amour. Tous les matins, avant qu'elle fût levée, il avait soin de lui apporter un bouquet de fleurs. Lorsqu'il ne pouvait pas se le procurer, il disait avec chagrin : "je ne suis pas content de moi, je n'ai pas mérité aujourd'hui le premier baiser de maman."

Le roi lui avait donné un petit jardin à cultiver : "Mon père, disait-il, m'a donné ce jardin, c'est pour en avoir soin moi-même, mais je n'en suis que le fermier les produits sont pour maman."

Mais l'horizon se chargeait de sombres nuages : c'étaient les premiers pas de la révolution qui s'avavançait pour épouvanter le monde par le spectacle d'atrocités inouïes. En vain essayait-on d'arrêter cet épouvantable débordement de crimes. Tous ceux qui l'avaient tenté, périrent victimes de leur dévouement à l'ordre.

Bientôt, il fallut au monstre révolutionnaire de plus nobles victimes. Après avoir promené ses fureurs dans Paris, un peuple ivre de sang osa se porter vers la résidence de ses rois. Le 5 octobre, Versailles se voit assiégé par une abjecte populace; la nuit suivante fut témoin des derniers excès. Les gardes sont massacrés, le palais envahi, le lit de la reine déchiré par ceux qui y cherchaient une victime, tandis que la famille Royale, retirée en un coin de son palais, y attend, au milieu des dernières angoisses, le sort que la Providence lui réserve. Lafayette arrive, dissipe l'attroupement et délivre le roi; mais le cri du peuple se fait entendre de nouveau, il faut que le roi laisse Versailles et se rende à Paris. Il part donc ayant pour escorte tout ce que l'on peut imaginer de plus vil. A côté de lui, sont portées sur des piques les têtes de deux jenes gardes du corps, Deshayes et Varcourt, qui n'avaient point voulu abandonner leur poste. Enfin le spectacle que présente cette troupe est impossible à décrire, et en la voyant entrer dans Paris, un jeune homme s'écrie : *Comment! le roi n'a pas*

*de canon pour balayer cette canaille!* Ce jeune homme est Napoléon Bonaparte.

Arrivés aux Tuileries les princes eurent un répit de quelques jours. Cependant le jeune dauphin ne s'y sentait pas aussi à l'aise qu'à Versailles. Le grand air lui manquait, il ne pouvait plus sortir qu'à certaines heures et les angoisses mal dissimulées de son père et de sa mère lui étaient sensiblement de son humeur enfantine, naturellement ouverte et enjouée. On tâchait pourtant de lui faire reprendre son ancien genre de vie, il eût, comme à Versailles, à cultiver un petit jardin dans les dépendances même du palais, à l'extrémité de la *Terrasse du bord de l'eau*. Là, pendant qu'une population en démence promenait l'incendie et le pillage, par la ville et les campagnes, pendant que la *loi martiale* était déclarée, les ordres religieux supprimés, les temples spoliés, l'innocent enfant, qui ne pouvait sentir l'orage qui allait bientôt l'enlever, cultivait assidûment ce petit lot de terre.

Arrêtons-nous un instant ici, Messieurs; à de bien petites choses se rattachent souvent de bien grands souvenirs et de bien grands enseignements. Il en est de même du petit jardin dont nous venons de parler. La terre de ses plate-bandes, et le sable de ses allées ont été remués par des mains qui étaient appelées à gouverner un grand empire. Le fils d'un empereur et les fils de trois rois sont venus là, manier la houe et le râteau, et ils n'ont pu dans la suite saisir le sceptre de leur père. Pauvres petits jardiniers! ils n'ont moissonné que de grandes infortunes! Car les uns devaient vivre peu, et vivre dans le malheur; les autres devaient traîner leurs jours dans l'exil; mais tous allaient pleurer leur père.

Après avoir été cultivé par le fils de Louis XVI; ce jardin agrandi et exhaussé fut donné par Bonaparte au Duc de Reichstadt; puis par Charles X au Duc de Bordeaux; enfin, par Louis-Philippe au Comte de Paris. Le fils de Louis XVI, après avoir vu son père languir dans une prison et mourir sur l'échafaud, devait s'éteindre dans un cachot. Le Roi de Rome, après que Napoléon Ier eut expiré sur un rocher, loin de France, devait succomber à la maladie qui le rongea; le Duc de Bordeaux et le Comte de Paris maintenant parcourant, exilés, les contrées de l'Europe, perdirent leurs pères, le premier par un assassinat, le second tué dans une chute. Tels sont les rapprochements que nous pouvons faire sur ce petit espace de terre; telle est la page d'histoire que nous y lisons, en même temps que nous pourrions y tracer le texte de l'Écriture si bien interprété par Bossuet : "Et maintenant, Rois, comprenez, instruisez-vous, arbitres du monde."

Je ne puis terminer cette digression sans vous apporter ici un fragment d'une lettre qu'un voyageur Français adressait il y a quelque temps à un de ses amis du Canada, qui, lui, a bien voulu me la communiquer :

"J'ai vu, dit-il, les héritiers de quatre couronnes jouer sur la terrasse des Tuileries et y élever des édifices de sable. Dans mon extrême enfance, c'était le Duc de Reichstadt, dont je n'ai pas oublié la calèche attelée de deux *mérinos*. Plus tard, j'ai vu à la même place, le Comte de Paris, blond et rose comme son prédécesseur. On assure que le 25 Février 1848, il s'évertuait sur la terrasse du bord de l'eau, à former une pyramide qui s'écroulait toujours. Sa gouvernante lui dit en riant, "j'es père; Monseigneur, que votre trône sera plus solide." Et deux jours après, Louis-Philippe fuyant avec sa famille, sortait à la hâte par le souterrain